

30 novembre 2022

OpenAI lance « discrètement », « à des fins de recherche », ChatGPT (pour Generative Pre-trained Transformer), un agent conversationnel propulsé à l'IA générative. Il est capable de répondre à des questions, de tenir des conversations, de générer du code informatique, et d'écrire, traduire ou synthétiser des textes. P.H.L.

Fin janvier 2023

En 2 mois, le nombre d'utilisateurs de ChatGPT dépasse les 100 millions. Il avait fallu 75 ans au téléphone, 16 au smartphone, 10 à Netflix, 4,5 à Facebook ou 9 mois à TikTok pour faire pareil. P.H.L.

6 février 2023

Google annonce Bard, son propre ChatGPT et perd 100 milliards de dollars en Bourse (en raison d'une erreur factuelle lors de la conférence). Pourtant propriétaire de la start-up de pointe DeepMind et à l'origine de la technologie Transformer (le T de GPT, capable de prédire le mot suivant en fonction du contexte), Google est assurément pris de vitesse. P.H.L.

25 février 2023

Perdu dans le métavers, Mark Zuckerberg promet le retour en grâce de Méta grâce à l'IA. Il dévoile son modèle de langage, baptisé LLaMA (Large Language Model Meta AI). Avec 3 milliards d'utilisateurs actifs mensuels sur Facebook, 2,7 milliards sur WhatsApp et 2 milliards sur Instagram, Meta bénéficie d'une force de frappe pour connecter entreprises et consommateurs. P.H.L.

En deux ans, ChatGPT a changé le monde mais pas encore nos vies

L'irruption de l'IA générative entre les mains du grand public a modifié la trajectoire de l'histoire de l'humanité. Le décor a changé, mais les acteurs sont toujours les mêmes : les Gafam.

PHILIPPE LALOUX

Il fut un temps où Google régnait en maître sur le marché de la recherche en ligne, Microsoft gagnait des sous en vendant des licences de logiciels de bureautique, Apple planchait sur la énième version de son iPhone, Amazon capitalisait encore sur les Black Fridays, tandis que Facebook s'envolait vers le métavers. Mais ça, c'était avant le 30 novembre 2022. Ce jour-là, OpenAI, une « fondation » basée à San Francisco qui, depuis, 2015, s'était donné pour mission de promouvoir une intelligence artificielle (IA) générale « sûre et bénéfique à toute l'humanité », largue sa petite bombe entre les mains du grand public : ChatGPT. Ils n'étaient ni les premiers à travailler sur un agent conversationnel, ni les meilleurs, mais ils marqueront malgré tout à jamais l'histoire en étant ceux qui populariseront l'IA générative (capable de générer des textes, des images, du code informatique...) à l'échelle planétaire. Et à la fin, c'est toujours le premier arrivé qui rafle la mise.

Deux ans plus tard, OpenAI est devenue l'entreprise non cotée la plus capitalisée de l'histoire (sa valorisation est estimée à près de 160 milliards de dollars). Son nombre d'utilisateurs hebdomadaires (même s'ils ne savent pas tous pourquoi ils l'utilisent) dépasse les 250 millions. Pourtant, Sam Altman, le patron d'OpenAI, avait cyniquement prévenu : « ChatGPT est un produit horrible qui n'a pas vraiment été conçu pour être utilisé. » Récemment, face aux étudiants de l'université de Stanford, il remettait le couvert en affirmant que GPT-4 (l'un des derniers bébés de la série GPT) « est le modèle le plus stupide que vous utiliserez ». Une manière, habile, de rappeler les limites de l'IA. Mais aussi de préparer les esprits sur son futur potentiel.

Utopies et dystopies
En deux ans, les promesses de l'IA générative ont affolé tous les compteurs des bureaux d'études. En vrac : d'ici

2027, le monde compterait le chiffre impressionnant d'un demi-milliard d'utilisateurs de technologies liées à l'IA ; l'IA pourrait, d'ici 2030, contribuer à hauteur de 15.700 milliards de dollars à l'économie mondiale ; le PIB mondial augmenterait ainsi de 14 % grâce aux gains de productivité et la hausse de la demande des consommateurs. Soit plus que le PIB cumulé actuel de la Chine et de l'Inde. L'IA alimente aussi les prophètes de l'apocalypse, comme la banque d'affaires Goldman Sachs qui, 4 mois après la sortie de Chat GPT, sortait un rapport avançant que 300 millions d'emplois dans le monde seraient susceptibles d'être occupés par des IA. Soit un quart de l'emploi actuel.

On est en réalité très, très, loin du compte. Plusieurs rapports, plus récents, suggèrent en réalité l'inverse. Comme le AI Index de l'université de Stanford, LE baromètre du secteur, qui avance que, en 2024, 55 % des entreprises intègrent désormais l'IA dans leur organisation (contre 20 % en 2017). 42 % d'entre elles rapportent des réductions de coûts suite à la mise en œuvre de l'IA, et même, pour 59 %,

des augmentations de revenus. Stanford établit surtout que l'IA devient tellement performante que les bases de référence sur lesquelles elle était jugée sont désormais « obsolètes ». En clair : elle surpasse désormais clairement l'homme sur certaines tâches (le classement, la compréhension de l'anglais, le raisonnement visuel...). Les chatbots hallucineraient deux fois moins qu'en 2022 (moins d'une réponse sur cinq est « inventée »).



Ces outils vont être tellement utilisés pour tout et n'importe quoi, et notamment se faire une opinion sur un tas de sujets, que le vrai enjeu, sans doute, c'est qu'ils s'imposent comme des mécanismes encore plus puissants que les réseaux sociaux pour influencer la pensée

Nicolas van Zeebroeck
Professeur d'économie et de stratégie numérique à la Solvay Brussels School



Les principaux usages de l'IA générative seraient, dans l'ordre : générer un brouillon d'un document, personnaliser le marketing, résumer des documents, créer des images ou des vidéos, identifier des tendances dans les besoins des consommateurs. Et, créer... des chatbots. Les deux secteurs à s'en être emparé le plus structurellement seraient celui des technologies (pour créer ou vérifier du code, par exemple) et celui de la finance. L'IA peut, dans le brouhaha des marchés, digérer des quantités babyloniennes de documents, sur de très longues périodes, pour entraîner des modèles de prédiction boursière.

« Tout a changé, mais rien n'a changé »

Tout le monde perçoit bien l'écume de la révolution. Mais la perception dans la réalité du quotidien, entre ceux qui l'utilisent pour rire en privé, en cachette au boulot ou mal à l'école, reste bien celle d'une technologie balbutiante. « Ce qui est certain, c'est que la diffusion de la technologie a été fulgurante. En témoigne, par exemple, le



taux d'adoption par les employés des entreprises. », avance Nicolas van Zeebroeck, professeur d'économie et de stratégie numérique à la Solvay Brussels School. « A l'échelle individuelle, on retrouve des usages assez répandus ("tiens, est-ce que la technologie peut me faire gagner du temps") et très hétérogènes. Mais ces usages ne s'agrègent pas. C'est pour ça que cela ne se traduit pas réellement dans les performances des entreprises, où le processus d'adoption de l'IA reste plus lent, plus compliqué. C'est là que l'on peut dire que tout a changé, mais rien n'a changé. »

Avec le recul, Nicolas van Zeebroeck distingue trois types d'usages. « Il y a la substitution ou l'automatisation : demander à la machine de faire ce que vous auriez fait. Le deuxième, on pourrait l'appeler la "commoditisation", soit transformer une tâche spécialisée pour la mettre dans les mains de quelqu'un de non spécialisé. Typiquement, générer du code informatique pour quelqu'un qui ne sait pas coder, avec toutes les limites que cela présente. Et le troisième, certainement le plus intéressant : l'augmentation. Comment faire en sorte que l'outil ne pense pas à notre place, mais nous aide à penser mieux ou plus. Soit faire des choses que ni nous ni la machine n'aurions pu faire l'un sans l'autre, dans le cas de la recherche médicale, par exemple. Ce potentiel-là est beaucoup plus lent à implémenter que la simple automatisa-

tion. »

Est-ce précisément cet espoir, « augmenter la pensée humaine », qui justifierait les investissements colossaux, à la limite de l'irrationnel, dans ces technologies ? Dans une note publiée le 25 juin dernier, Goldman Sachs glissait que c'était « la question à 1.000 milliards de dollars », soit la hauteur des investissements prévus dans les prochaines années, pour s'armer de puces, de centres de données, d'infrastructures... « Quel problème à 1.000 milliards de dollars l'IA va-t-elle résoudre ? », se demandait la banque d'affaires. D'autant que pour les rentabiliser, il faudrait générer des revenus de l'ordre de 600 millions de dollars.

« Si on réfléchit deux secondes aux montants qui sont mis en jeu », embraie Nicolas van Zeebroeck, « ils ne peuvent faire sens que dans le cas d'une utilisation absolument massive et omniprésente. Ce ne sont donc pas les usages de pointe, visant à augmenter la pensée, qui vont justifier la débauche d'énergie pour faire progresser l'humanité. Comme toujours, on l'a vu avec l'arrivée d'internet, supposé changer nos vies, nous rapprocher les uns des autres. Mais en réalité on a vu le monde s'envoyer des vidéos de chats ou faire du streaming pornographique, soit 70 ou 80 % des usages et de la bande passante. Le modèle économique tient, non pas parce qu'on va faire avancer l'humanité, mais parce qu'il va y avoir des usages grotesques et

Sam Altman, le patron d'OpenAI, avait promis que ChatGPT serait une invention « pour le bénéfice de l'humanité ». Deux ans après son lancement, la liste des enjeux liés à son utilisation massive s'allonge. © AFP.